

Thierry Piras

Acheminement à l'acte du penser

« Au delà »



Novembre 2016

Thierry Piras - Psychanalyste

Article publié dans le cadre du Cercle En-Passe analytique-L'École.

www.enpasseanalytique.com

Cette expression de l'au-delà semble jalonner une part non négligeable de l'acte de penser. Nous parlons de l'au-delà, dans un sens spirituel ou religieux, pour signifier cet espace qui se situerait après la mort et qui pourrait en quelque sorte faire continuer l'existence de l'individu dans un ailleurs, fantasmé le plus souvent. La psychanalyse a elle aussi abordé l'utilisation de cette expression composée, en nommant l'au-delà du principe de plaisir. Ne parle-t-on pas aussi de l'au-delà pour exprimer ce quelque chose indéfinissable, comme l'au-delà du temps, l'au-delà des espérances, ou bien encore l'au-delà de toute attente. Nous pouvons rencontrer ce véritable marquage à l'échec, qu'est cette expression, l'au-delà de mes possibilités. Si cette expression apparaît de prime abord comme un concept mou, qui ne semble pas caractériser autre chose que l'impossible à en dire davantage, elle en témoigne tout autant d'une difficulté à préciser le réel. Faudrait-il en revenir à Lewis Carol et son second roman, « Au delà du miroir », pour pouvoir appréhender l'extrême fragilité des frontières entre les différents possibles et non-possibles ?

De quelle vertu devrions-nous parer le concept d'au delà pour le rendre si familier qu'il semble s'offrir à notre discernement, et ce, en un autre lieu? Nous sommes parfois amenés à discourir ou dissenter sur ce que semblerait offrir à la compréhension l'expression d'au delà. Notamment dans le champ de la mort, l'espace de l'après peut apparaître à certains comme une certitude pour combler l'absence d'un proche et donner un sens à la finalité. Malgré la mort, il se pourrait bien que je continue à exister, sous une autre forme et dans un autre espace lieu et temps. Cette croyance ou certitude relève de la foi et de l'appartenance à un corpus théologique, qui n'appartient qu'à celui ou celle qui en fait force d'appartenance. Loin de moi, l'idée de toute remise en cause ou critique au nom d'une raison non raisonnable animée d'un seul raisonnement scientifique. Mon invitation se porte sur le concept lui-même et sur ce qu'il nous dit et ne nous dit pas dans cette locution composée.

Revenons à l'historicité de cette locution. Avec en tout premier lieu un positionnement sur l'expression adverbiale là et la préposition de, qui se soude pour donner : delà, avec un sens de spatialité, de destination, d'un ailleurs. Cette valeur spatiale du XVIe nous mène à une locution substantivée au XIXe, l'au-delà (où le trait d'union est obligatoire). Il y a ainsi au delà et l'au-delà, qui marquent chacun à leur façon un autre réel, celui qui se tient après l'acte de transmettre. Transmettre nous vient du latin « Transmittere », ou « Trmittere », c'est-à-dire « déposer au delà ». Ce mot sera utilisé pour désigner ce qui est cédé par héritage : la transmission d'un droit. Le préfixe latin « trans » (inséparable en Français) signifie « au delà », idée de traverser, de passer outre ; il sert de préfixe

généralement avec abréviation (« tra »)*. Nous semblons nous installer ainsi dans le constat d'un dépassement, d'un seuil. Que ce soit la locution qui fait référence à une vie au delà de la mort, l'au-delà, ou celle d'au delà qui marque le passage, voire la transgression d'une limite, c'est la nature du déplacement qui se joue. Dire au delà correspond à déplacer le discours vers un réel autre. Cette charnière à mouvement qui se transmet d'un fait de langage s'articule donc autour de ce « là ». Même accolé à un « de », le là n'en perd pas pour autant son attribution à une identification de positionnement, de relevé de coordonnées, comme diraient les géographes. Dans l'expression freudienne de cet au delà du principe de plaisir, c'est bien la localisation d'un territoire du désir qui semble être en question. Dans cet autre exemple du au delà de nos doutes, souvent entendu lors des séances analytiques par les analysants, c'est encore d'un territoire symbolique dont il est question, celui d'un espace de libération de l'angoisse identitaire. L'après-vie, l'au-delà de beaucoup de religions ou croyances, ne marquerait pas tant l'affirmation de l'existence d'un autre lieu spatial, mais bien davantage de ce phénomène du passage, d'une transmission qui dépasserait le seuil du connu, de l'accessible, comme le bonheur ou la toute-puissance. Au delà nous en dirait d'un mouvement de passage, d'acheminement, de franchissement, non plus d'un territoire spatial, mais d'un territoire psychique, le possible. Le concept « au delà » incarne un certain dépassement de limites, qui le plus souvent sont posées par l'individu lui-même. Ces limites à la réalisation d'un projet, d'une action, d'une idée notamment peuvent signer un trouble quant à l'image de réussite qu'il conviendrait ou non d'atteindre. Ne pas atteindre cette réussite pour ne pas éclipser une image parentale forte ; pour ne pas prendre le risque d'un après : « que ferais-je ensuite quand j'aurais terminé ceci ou cela? ». Mais la limite n'est-elle pas déjà la représentation de l'impossibilité à faire et à être? À mettre toutefois les limites objectives de l'impossible, en termes de lois physiques. L'impossible, ou atténué dans sa version du non-possible, signe la relative incapacité de l'individu à se projeter dans un espace référentiel de l'inconnu, du hors limites, au sens de l'angoisse à l'inconnu. L'impossible de cet au delà, traduit la trop forte intensité du désir, manifestée par des affects de renoncement, d'abandon aux moindres prémices d'apparition de plaisir. Dans un au delà du plaisir, il y aurait toujours le plaisir qui se révèle et se joue comme tel dans une lecture de plus en plus consciente de cette réalité. La locution au delà fait aussi effet de langage à une certaine recherche de distanciation du résultat, de la reconnaissance des modifications des affects, et d'une relecture qui peut transparaître de l'être. Que semble dire le porteur de cette locution, quand il l'utilise ou y ferait référence indirecte avec ces quantificateurs que seraient les termes de limite, seuil,

frontière et ces verbes afférents, comme dépasser, atteindre, se perdre, poursuivre, traverser, migrer, découvrir. Sans oublier ces expressions adverbiales : maintenant - après - jamais - toujours - certainement et d'autres expressions comme jusqu'à ce que - il n'est pas concevable. Dans ce seuil à franchir ou à refuser ne serait-il pas alors possible de retrouver l'angoisse à la finitude avec le discours souvent rassurant de l'au-delà? La démarche analytique s'ancre dans une recherche d'un au delà de l'ignorance de ce qui se joue et trame dans cet autre réel qu'est l'inconscient. Le cheminement de l'expérience analytique trace les lignes de fuite de tous ces au delà connus et non encore reconnus qui ont marqué le parcours psychique de l'individu. C'est par ce qu'il ne cherche pas immédiatement à reconquérir ce concept de seuil, que l'analysant peut se surprendre aux marges du dévoilement, et ce, jusqu'aux confins de ce qu'il pouvait croire comme limite ou impossible. Cet impossible, non celui des rigueurs de la physique, mais ceux des croyances, des doutes, des névroses, des cécités à en être de l'être, ouvre la voie d'un faire possible. Cet impossible il l'incarne de fait, quand il s'installe dans la posture du disant d'impossibilité. Tous ces « Je n'y arriverais jamais » - « ce n'est pas pour moi » ou encore « à quoi bon, j'échoue toujours », peuvent contribuer à instaurer une langue du fait non possible. Ne renforce-t-elle pas d'ailleurs la posture identitaire déficitaire du sujet? Est-il faible, parce qu'il parle du non possible, ou devient-il faible du fait de ces échecs ou de ces images d'échecs? Le constat de faiblesse marque le revirement de situation, celle du positionnement quant à soi. Nommer tous les impossibles, pour ce qu'ils sont réellement des effets de langage et de la jouissance. Comme celle qui prendrait le contrepied du plaisir, pour ne pas y satisfaire et s'y installer dans une plénitude libérée de l'angoisse. L'impossible est donc bien fille de l'angoisse et de ce relatif confort psychique que serait l'habitude du dire de non-réussite. Comment ne pas s'accepter dans la multiplicité de ses réels, si ce n'est par l'abandon de toute intégration du plaisir non paradoxale**. L'impossible devient alors cet au delà de l'être, non pas le non-être***, mais cet espace de flou qui procéderait de l'indicible.

Comme un retour à Alice, franchissons le monde du miroir, cet au delà du miroir de ce qui semblerait de la raison pour un réel d'une déraison raisonnable. En se posant la question de savoir, si dans le monde du miroir, les images étaient aussi inversées qu'elles le sont quand on contemple son reflet dans une glace? Pourquoi ne puis-je pas contempler le miroir sans y saisir aussi mon double, mon semblant au réel? Si les yeux ont été souvent nommés comme le miroir de l'âme, les yeux du miroir, ceux perçus comme image de soi, de quel miroir sont-ils? Divagation conceptuelle, délire ou intégration vers l'acheminement, non à la connaissance de soi, mais au questionnement, de celui qui démasque, se

démarque du semblant, celui-ci met en mouvement toutes caavales au Savoir. Non plus seulement de l'acquisition des parcelles estompées ou enfouies de l'histoire psychique, mais de ce qui justement ne peut s'accéder que par la rencontre avec le retour du refoulement. Cette « chose » qui n'en dit pas tant que cela et pourtant qui marque l'individu dans ce qui le fonde, le conçoit, le transcende, l'enferme ou le délivre de cet au delà. Le conscient fait parole qui déchire la chrysalide d'un inconscient toujours terne et mystérieux. La parole, celle de la libre association ou de l'incongru, martèle les murailles du silence audible de l'inconscient. Alors, au delà de mes silences ou de mes hurlements ne peut que se densifier ma réalité, à toujours être reconstruite, de mon ou mes réels. De ce réel qui échappe, et par là même reprend toute sa vigueur d'existant. Au delà, comme dépassement, comme un saut par-dessus l'ignorance ou les certitudes, toutes deux révélatrices de la jouissance. D'une jouissance qui fait un au delà du plaisir, comme pour tenter de lui échapper; mais qui le précipite dans le semblant masqué qu'est le désir.

* Dictionnaire historique de la langue française Alain Rey - Le Robert

**La jouissance, qui procure satisfaction par le déplaisir et un certain déni de l'être.

*** Par un retour à Parménide